Zeitschrift: Patrimoine fribourgeois = Freiburger Kulturgüter
Herausgeber: Service des biens culturels du canton de Fribourg = Amt für Kulturgüter des Kantons Freiburg
Band: - (1999)
Heft: 11: L'abbaye cistercienne d'Hauterive

Artikel: Le site d'Hauterive : ou la domestication d'un paysage
Autor: Waeber, Catherine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1035830

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE SITE D'HAUTERIVE OU LA DOMESTICATION D'UN PAYSAGE

CATHERINE WAEBER

Dans la vie cistercienne, l'environnement apparaît très tôt comme un élément d'importance même si ce phénomène n'a pas été l'unique apanage des moines blancs[1]. La préoccupation qui touche au cadre de vie en général est en effet très présente dans l'enseignement spirituel et chez tous les intellectuels contemporains de saint Bernard, témoins «de l'élan qui transformait sous leurs yeux les campagnes, qui faisait croître les villes et rendait moins dérisoires les outils de l'homme»[2]. Aujourd'hui l'urgence de la sauvegarde des sites a redonné à ce souci une nouvelle actualité.

L'appellation de «Haute Rive» (alta ripa) s'inscrit dans les habitudes cisterciennes de nommer un grand nombre d'abbayes de l'ordre d'après le caractère du lieu de leur implantation[3]. Il s'agit ici d'évoquer la haute falaise formée par la Sarine à l'est et au sud de l'abbaye.

Aussi évocatrice, cette appellation exclut de chercher ailleurs que dans l'environnement de l'abbaye actuelle le premier établissement des moines qu'il faut fixer dans le temps entre 1138 et 1162[4]. En effet, le seul endroit proche, qui offre une même caractéristique topographique porte le nom de «Le Sac» et il a précisément donné lieu à l'unique réserve territoriale faite par Guillaume de Glâne, fondateur d'Hauterive, à l'endroit des Cisterciens.

Le site cistercien primitif

L'abbaye d'Hauterive, située aujourd'hui encore en pleine solitude dans le fond de la vallée de la Sarine, illustre parfaitement le double caractère du site cistercien choisi en dehors de toute agglomération et dans une vallée à proximité d'un cours d'eau. Ce caractère particulier est dicté par la règle de saint Benoît, à l'exacte observance de laquelle voulaient se conformer les Cisterciens, mais qui ne dit toutefois rien de très précis concernant le site d'une future abbaye. Seuls deux passages l'évoquent[5]:

1) le 4e chapitre, verset 20: «se rendre étranger aux manières du monde», ce qui laisse entendre une grande méfiance de saint Benoît à l'égard du «monde» et exige pour l'abbaye une situation à l'écart des lieux habités.

2) le 66e chapitre, versets 6-8, «le monastère doit être organisé, si faire se peut, de manière que tout le nécessaire – à savoir eau, moulin, jardin – se trouve dans son enceinte, et que divers métiers y soient même exercés, afin que les moines n'aient pas besoin d'aller au-dehors; car cela n'est pas bon pour leurs âmes». Se référant

1 Jean-Baptiste AUBERGER, L'unanimité cistercienne primitive: mythe ou réalité, Achel 1986, 88. Mes remerciements vont ici à Françoise Morvant pour la relecture de ce texte.

2 Georges DUBY. L'art cistercien, Paris 1998, 98.

3 Jacques LAURENT, Les noms des monastères cisterciens dans la toponymie européenne, in: Saint Bernard et son temps, t. I, Dijon 1928, 168-204.

4 WAEBER-ANTIGLIO, Hauterive 23-27. – Ernst TREMP, Wie gründet man ein Zisterzienserkloster?, in: RHES 82 (1988), 121-122.

5 Dom Claude Jean NESMY, La vie et la règle de saint Benoît, Saint-Cénéré 1994, 154 et 293.

6 Sur ces textes, Philippe GUIGNARD, Les Monuments primitifs de la règle cistercienne, Dijon 1878, et récemment, AUBERGER (cf. n.1), 21-84.

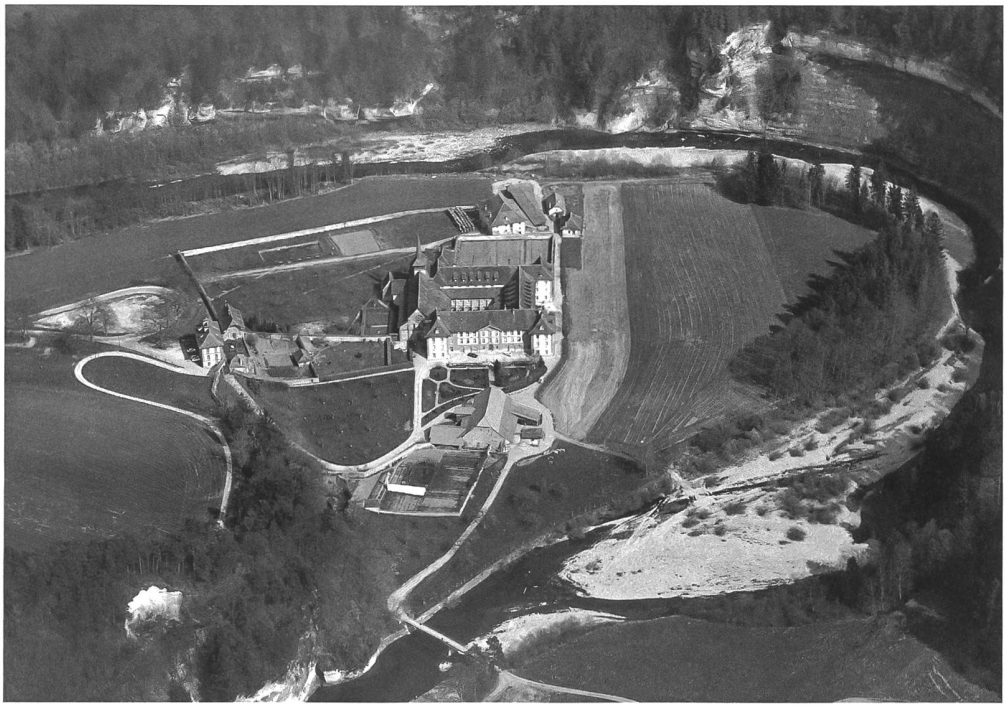

Fig. 10 Le site d'Hauterive. Vue aérienne.

une nouvelle fois à la vie solitaire, ce passage implique de devoir disposer des ressources nécessaires à une vie autonome.

Les règlements de l'organisation cistercienne, à savoir la Carta caritatis, différents Exordes et les Instituta[6], se feront l'écho de ces deux exigences de la règle de saint Benoît en des termes variables, mais beaucoup plus explicites. Ainsi un célèbre statut du Chapitre général institue qu'une abbaye cistercienne devra rester éloignée de toute habitation, ville et village: «In civitatibus, castellis, villis, nulla nostra construenda sunt coenobia, sed in locis a conversatione hominum semotis»[7]. Ce mythe de la fondation dans le désert, des «horribles et vastes solitudes», ancré dans la spiritualité du XI[e] siècle, mais largement remis en question par les historiens contemporains[8], ne renvoie d'ailleurs pas tant à une réalité géographique que mystique nourrie par une attitude de vie en harmonie avec la nature sauvage, essentiellement sylvestre[9]. Si l'emplacement dans une vallée n'est pas explicitement une exigence de la règle, il est tout naturellement dicté par l'impérieux besoin de vivre de ses propres ressources et, en particulier, de pouvoir s'approvisionner en eau. La vallée représente du reste pour saint Bernard de Clairvaux le site idéal. On est loin de la volonté morbide de s'implanter dans des lieux humides et malsains, souvent prêtée aux Cisterciens, à partir de l'époque romantique[10].

A Hauterive, comme dans de nombreuses abbayes cisterciennes, l'approvisionnement en eau a, dès les origines, significativement marqué le site et mobilisé des forces considérables. En effet, et parce que l'abbaye n'était pas implantée immédiatement au bord de l'eau, une partie du cours de la Sarine a été détourné dans un canal sous-terrain de 430 m de longueur, creusé dans la molasse, puis construit sous la partie sud des bâtiments abbatiaux[11]. A l'approvisionnement en eau, la Sarine offrait en outre la pêche, pratique indispensable à une communauté que la règle privait de viande, et la navigation, surtout à partir du Port de Désaley, en aval de l'abbaye, source d'un fructueux commerce avec la ville de Fribourg au cours des siècles[12].

Si le boisement de la vallée de la Sarine renforce le caractère d'isolement du site, il ajoute au compte des ressources de l'abbaye, celles de la pierre et du bois, incontournables matériaux de construction. Sans adhérer à la notion dépassée des moines défricheurs[13], il est fort probable toutefois qu'il y ait eu lieu au XII[e] siècle de déboiser l'emplacement de la future abbaye. De toute manière, bâtiments provisoires et charpentes de l'abbaye définitive ont nécessité l'emploi du bois, largement à disposition sur place. Quant à la pierre, le tuf et la molasse qui constituent la structure des murs de l'abbaye, les moines les ont empruntés au site de la Sarine. Le tuf a vraisemblablement été extrait de «La Tuffière» de

7 Joseph-Marie CANIVEZ, Statuta capitulorum generalium Ordinis Cisterciensis, Louvain 1933-1941, t. I, collection de «1134»: statut I, p.13.

8 AUBERGER (cf. n. 1), 109-133.

9 Léon PRESSOUYRE, Le rêve cistercien, Paris 1990, 30-36.

10 AUBERGER (cf. n. 1), 90, 127-128. Marie-Anselme DIMIER, Les emplacements des monastères cisterciens, in: Bull. de la soc. nat. des antiquaires de France 1943-1944, 231-238.

11 WAEBER-ANTIGLIO, Hauterive 96, n. 255.

12 TREMP, Liber donationum 9. Voir aussi p. 10-11.

13 AUBERGER (cf. n. 1), 107 et 487-488.

14 WAEBER-ANTIGLIO, Hauterive 38-40 et 87, n. 7-18.

15 Cette hôtellerie est déjà mentionnée en 1162, cf. TREMP (cf. n. 4), 121.

16 WAEBER-ANTIGLIO, Hauterive 117-120. Les documents iconographiques du XVII[e] siècle montrent deux bâtiments ruraux à l'ouest du monastère: le plus petit disparaît des vues du XVIII[e] siècle; le plus grand, véritable grange seigneuriale, correspond à la ferme actuelle, reconstruite par l'abbé Antoine Gribolet en 1594, vraisemblablement à partir de la ferme du XIII[e] siècle, cf. AEF, Cptes Hauterive Z 65, 1594-1595 (Cpte de l'abbé), 44-46.

17 L'existence d'une maison abbatiale, proche du bâtiment des moines, est assez habituelle dans les abbayes cisterciennes dès la fin du XIII[e] siècle, cf. Marcel AUBERT, L'architecture cistercienne en France II, Paris 1947, 147-148.

18 Ce jardin est comparable dans sa conception à celui du Collège Saint-Michel à Fribourg représenté sur une vue cavalière de 1718, propriété du Collège Saint-Michel, due aux femmes peintres Richard. Concernant cette peinture, Ivan ANDREY, Ad Majorem Dei Gloriam. Le trésor de la Grande Congrégation latine et la pharmacie du Collège Saint-Michel de Fribourg, Fribourg 1990, 8-9 ainsi que Idem, Les saints augustins des peintresses Richard 1723-1723, in: PF 3 (1994), 50.

19 Jardins du Moyen Age, Centre de l'Enluminure et de l'image médiévale, Abbaye de Noirlac, Paris 1995, 84.

Corpataux, et la molasse, des carrières d'Hauterive, localisées sur la rive gauche de la Sarine, dans la région du pont qui traverse la Sarine entre Hauterive et le lieu dit «L'Hôtel», mais aussi sur la rive droite de la Sarine, proche de la ferme de «La Souche»[14] (fig. 12).

L'achèvement de la construction de l'abbaye vers 1160, la fondation de l'abbaye de Kappel par Hauterive, en 1185, tout comme le privilège solennel du pape Innocent III, accordé à Hauterive en 1198, rapportant la solide constitution du domaine abbatial, permettent de s'assurer qu'à la fin du XII[e] siècle, l'abbaye est non seulement parvenue à son autonomie, mais que son site, avec l'insertion du grand quadrilatère formé par l'église et les bâtiments abbatiaux, revêt désormais son aspect caractéristique. Quant au mur extérieur d'enceinte avec sa porte d'entrée au nord du monastère, à la chapelle des étrangers associée à une ancienne hôtellerie[15], toutes deux sur la terrasse naturelle dite de Saint-Loup, au moulin élevé au sud-est de l'abbaye et desservi par le canal d'égout, à la ferme située à l'ouest des bâtiments abbatiaux, ils sont autant de nouvelles constructions qui s'ajoutent aux structures de base, sous l'abbatiat de Guy de Cherlieu, entre 1268 et 1295[16]. Partiellement encore en place aujourd'hui et bien reconnaissables sur les représentations d'Hauterive des XVII[e] et XVIII[e] siècles, ces constructions achèvent de donner au site l'aspect d'une implantation cistercienne idéale comprenant toutes les installations nécessaires à assurer une vie autonome.

La rigueur initiale cède au jardin d'agrément

C'est à partir de l'abbatiat d'Antoine Gribolet, entre 1578 et 1604, que le site originel d'Hauterive connaît ses premières modifications, par ailleurs bien lisibles sur la copie d'une vue de l'abbaye de 1667 (fig. 13). Les graves difficultés qui opposent Gribolet à sa communauté, puis son abdication en 1604, amènent l'abbé à vivre dans une maison abbatiale, dotée d'une chapelle, construite entre 1601 et 1604, à proximité du chœur de l'église[17]. Maison rectangulaire à deux niveaux, couverte d'un toit en bâtière, elle est entourée d'un important jardin ceint d'un mur et pourvu d'un portail, au sud-ouest. Le jardin ne correspond pas au jardin potager des moines que l'on attendrait volontiers à l'est des bâtiments abbatiaux, mais au jardin privé de l'abbé, jardin d'agrément de style Renaissance, quadrillé de neuf parterres de buis taillés[18]. Le potager appartient à l'espace de la ferme; il est entouré de murs et accolé à l'enceinte occidentale. L'aménagement est complété par deux vergers: l'un au nord de l'église où se situait le cimetière, confirmant ainsi l'habitude cistercienne d'enterrer les religieux à l'ombre des arbres[19], et l'autre, au sud du monastère.

Témoin des constructions élevées sur l'emplacement des bâtiments d'origine par l'abbé Jacques Müllibach (1569-1577) et de leur restauration par Antoine Gribolet après l'incendie de 1578, le site d'Hauterive du XVII[e] siècle traduit aussi l'engouement pour les beaux jardins dont les monastères se dotent alors à l'exemple des résidences laïques.

L'unité du grand site baroque

Deux séries de vues de l'abbaye, celles du Père Joseph Meuwly de 1772 (fig. 76-79) et celles du Père Dominique Girard de 1792/94 (fig. 14) présentent le site baroque d'Hauterive dans toute son ampleur.

Conséquence des importantes constructions élevées entre 1715 et 1770, le quadrilatère des bâtiments abbatiaux est alors parfaitement ordonné. Le mur d'enceinte, comme les divisions intérieures de l'espace monastique, apparaissent comme complètement achevés, dotés de divers pavillons de jardin et d'appentis. En 1772, le corps principal de la façade occidentale des bâtiments abbatiaux est précédé d'une petite cour délimitée sur trois côtés par une balustrade de plan irrégulier, peut-être à l'état de projet, dotée au milieu d'un grand portail ouvrant sur une allée sablée, tracée dans l'axe du bâtiment (fig. 76); en 1792, la balustrade a fait place au garde-corps actuel, de plan régulier, non-ajouré, dont le portail n'est plus en relation avec une allée axiale (fig. 14).

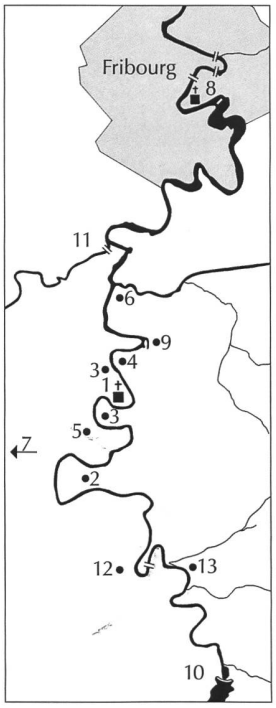

Fig. 12 Carte de la région d'Hauterive

1 Abbaye d'Hauterive
2 Carrière de Corpataux («La Tuffière»)
3 Carrières d'Hauterive (molasse)
4 «L'Hôtel»
5 «Le Sac»
6 «Au Port»
7 Château de Glâne
8 Abbaye de la Maigrauge
9 Usine électrique d'Hauterive
10 Barrage de Rossens, retenant le lac de la Gruyère
11 Le pont de Ste-Apolline
12 Arconciel/Illens
13 Eglise St-Pierre de Treyvaux

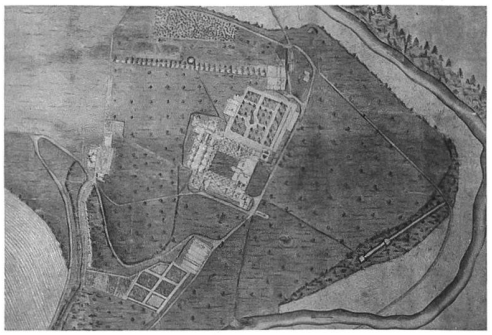

Fig. 11 Plan géométrique de l'abbaye par Henri Butty, 1753 (détail).

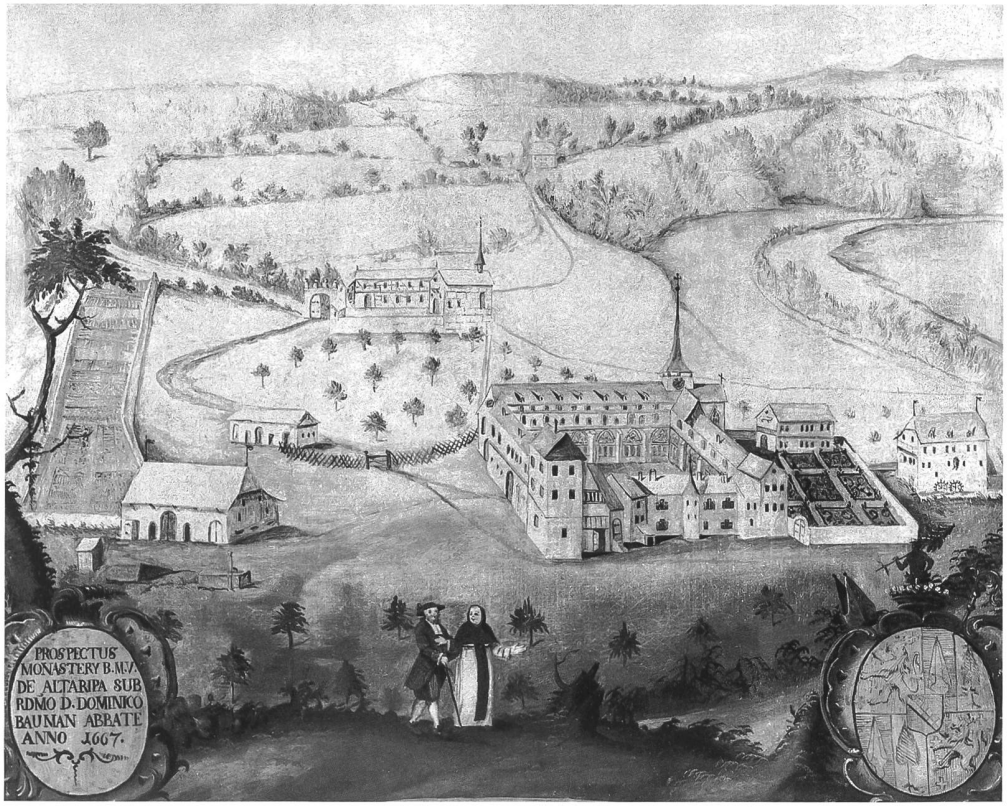

Fig. 13 Représentation de l'abbaye depuis le sud-ouest en 1667. Copie de 1772 probablement, attribuable au P. Joseph Meuwly (détail).

Les bâtiments du complexe de Saint-Loup ont pris leur allure baroque bien que la chapelle conserve plus ou moins d'ouvertures gothiques selon les représentations. Si les vues de 1772 montrent Saint-Loup doté d'une simple terrasse retenue par un haut mur (fig. 76), les représentations de 1792 indiquent que l'on a complété le dispositif de la terrasse par une clôture de bois, puis par une petite enceinte comprenant un pavillon de jardin et fermant au sud l'ensemble du complexe (fig. 14). Quant à la petite ferme, située au nord de la grange restaurée par Antoine Gribolet, visible sur les représentations du XVII[e] siècle, elle a disparu. A l'est des bâtiments abbatiaux, le moulin s'accompagne de plusieurs bûchers et d'une forge, et un joli pont en dos-d'âne marque le confluent du canal avec les eaux de la Sarine (fig. 79).

Les vergers se sont systématisés. Le verger sud comprend deux bûchers construits dans l'axe des pavillons d'angle du monastère; le verger nord, très compact en 1772 (fig. 76-79), se voit en 1792, réduit à une seule rangée d'arbres, pour faire place au chemin d'accès et à l'escalier qui relient dorénavant Saint-Loup à l'abbaye (fig. 14). Le potager a conservé son emplacement au nord-ouest de la ferme.

Quant au jardin de l'abbé, il a reçu une nouvelle structure de tradition classique[20] (fig. 78-79). Et c'est dans le même esprit du jardin français que la partie orientale de l'enceinte monastique est plantée, au nord du moulin et parallèlement au cours de la Sarine, d'une allée d'arbres ou d'une double rangée de charmilles, bordée d'un pavillon polygonal. Selon un plan géométrique de 1753, réalisé par Henri Butty (fig. 11)[21] – qui n'est peut-être qu'un projet – l'impact de cette allée dans le site d'Hauterive est beaucoup plus important qu'il n'apparaît sur les représentations de Meuwly et de Girard. L'allée y est d'ailleurs agrémentée d'un bosquet, en bordure de la Sarine, ce qui rappelle deux constantes du jardin classique.

Les aménagements des rives de la Sarine, très présents dans les comptes de l'abbaye des XVII[e] et XVIII[e] siècles et encore partiellement en place aujourd'hui sous forme de murs, n'apparaissent que sur la vue du monastère depuis l'ouest, publiée par David Herrliberger en 1758 (fig. 75). Quant aux nouvelles constructions de la ferme de la Souche – en amont de l'abbaye et sur la rive opposée – et de Grange-Neuve – au nord de Saint-Loup – elles se lisent tant sur la série des vues de Meuwly que sur celles de Girard.

20 Le jardin de l'abbé rappelle dans son esprit les créations de l'architecte fribourgeois Charles de Castella (1737-1823) qui pratique le jardin de transition, forme traditionnaliste du jardin français à l'époque Louis XVI, cf. Catherine WAEBER, Les jardins de Charles de Castella, in: Charles de Castella. Le dessin d'architecture, Fribourg 1994, 107.

21 Ce plan n'est connu que par une photographie, sans référence au lieu de conservation de l'original.

22 En 1523, il est fait mention d'un pont en pierre sur la Sarine qui devrait être reconstruit, cf. AEF, Coll. Gremaud no 39, f. 466. – En 1566, il est question de la reconstruction d'un pont après un orage, cf. Cptes d'Hauterive, 13 juillet 1566. – KUENLIN II, 71, signale la mention d'un pont à Hauterive en 1583 et 1589, mais ajoute qu'emporté par les eaux, celui-ci a été remplacé par un bac.

23 Christophe ALLENSPACH, Le pont suspendu d'Hauterive, in: Fribourg, ville de ponts, Pro Fribourg 71 (1986), 28.

24 Communication de M. Georges Sulmoni à Romont, entrepreneur de ce pont.

La stricte ordonnance des bâtiments, conjuguée à l'ampleur des vergers et jardins qui s'étendent à tout l'espace monastique, font du site d'Hauterive au XVIII[e] siècle un unique et impressionnant ensemble à la mesure de ses abbés, maîtres d'ouvrage du plus grand chantier fribourgeois du XVIII[e] siècle. C'est avec le dernier d'entre eux, l'abbé Bernard-Emmanuel de Lenzbourg (1761-1795) qui accède à la charge d'évêque de Lausanne en 1782, que ce site devient le plus emblématique.

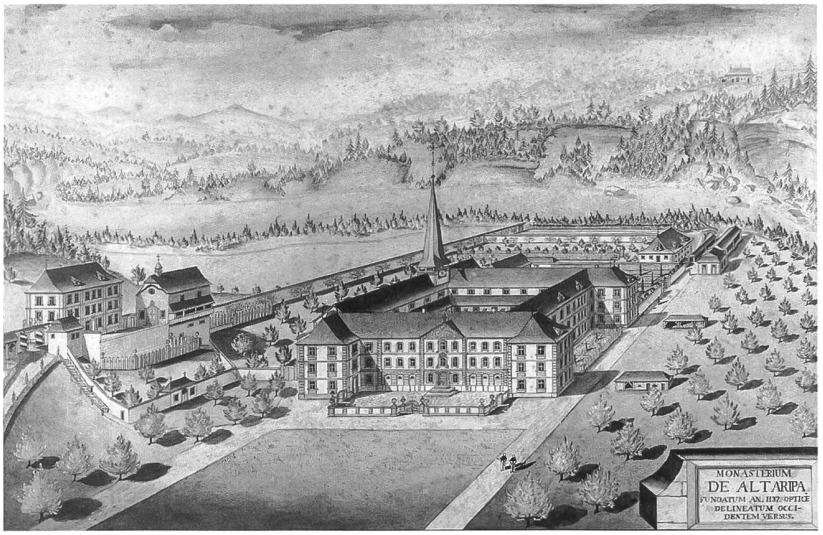

Fig. 14 Vue de l'abbaye depuis l'ouest par le P. Dominique Girard, 1792-1794 (Musée d'art et d'histoire de Fribourg, Inv. N° 1959-5).

Le site «industriel»

De tous les ponts sur la Sarine qui se sont construits, probablement dès les origines, dans le but de relier le site de l'abbaye au lieu dit «La Souche»[22], seuls deux ouvrages nous sont connus par les sources iconographiques: un pont suspendu construit vers 1840, attribué au Père Dominique Girard et illustré par une lithographie de Johann Friedrich Wagner, et celui qui lui succède, un pont du même type par l'ingénieur Amédée Gremaud, représenté sur un plan daté de 1876 et conservé à l'abbaye d'Hauterive[23]. Cet ouvrage fut remplacé en 1947 par le pont actuel en béton, dû à l'ingénieur lausannois Alexandre Sarrasin[24].

Une abbaye cistercienne installée au bord de l'eau se signale aujourd'hui, souvent et paradoxalement, par une usine électrique. Avec la construction dès 1902, en aval de l'abbaye, de l'usine hydro-électrique d'Hauterive-Thusy, le site d'Hauterive revêt également cette caractéristique industrielle propre au site cistercien moderne. Alors que de tout temps, Hauterive a subi les débordements de la Sarine, telle l'inondation de septembre 1667 qui emporta «5 arches de nostre bastie»[25], la construction de cette première installation hydro-électrique, puis, en 1948, du barrage de Rossens, ont réduit la largeur de la Sarine, en ont régularisé le débit et transformé le caractère des rives.

L'Ecole d'agriculture, qui s'implante à Hauterive entre 1850 et 1859 ajoute, au nord de Saint-Loup, un grand réservoir d'eau à ciel ouvert, aujourd'hui disparu, ainsi qu'un second réservoir encore en place à l'intérieur de l'enceinte monastique[26]. Dès la création de l'Ecole normale cantonale en 1859, les abords immédiats de l'abbaye sont marqués par des plantations qui n'ont plus aucune relation avec l'ordonnance du XVIII[e] siècle. Elles apparaissent comme autant d'erreurs paysagères que la restauration n'a pas encore complètement effacées (fig. 63, 65). Celle-ci s'est principalement attachée à réaménager l'espace devant la façade principale en revalorisant la place pavée, sa clôture, l'allée médiane et en plantant deux allées latérales, évocations des allées sablées de l'époque baroque.

Un site à préserver

En dépit de soins constants apportés aux alentours de l'abbaye, les interventions ponctuelles telles que la reconstruction, en 1947, du pont reliant l'abbaye à «La Souche», les plantations inadéquates ou les récentes modifications dans la partie occidentale du mur d'enceinte, vont aboutir par leur répétition, de manière insidieuse, mais irréversible, à la perte d'un site authentique. Il est vrai que le site d'Hauterive doit répondre à deux vocations très différentes: abriter une communauté monastique vouée au recueillement et permettre aux citadins de trouver une détente proche de la nature. Certes conciliables, ces buts ne se réaliseront harmonieusement que si l'on prend conscience de la qualité d'ensemble d'un site dont l'unité a pu être si frappante au XVIII[e] siècle. Tout projet d'aménagement futur devrait être confronté à une analyse globale du site visant à son intégrité.

Le site d'Hauterive mérite une meilleure attention. Celle-ci se devrait guidée par la pensée de saint Bernard pour qui la perfection esthétique consistait en l'adéquation des lieux avec leur usage et la beauté des jardins se justifiait par leur utilité[27].

25 AEF, Cptes d'Hauterive Z 468, 1627-1700, fol. 70v. On entend par «bastie» une construction sur l'eau, qu'il s'agisse d'un embarcadère, d'une digue ou d'une pile de pont, cf. Frédéric GODEFROY, Lexique de l'ancien français, Paris 1901.

26 Service cant. du Cadastre, Plan cad. 1853 par Butty et Dubey, Commune de Posieux, fol.15.

27 Denise PERICARD-MEA, Le vert paradis des cloîtres, in: Le temps des jardins, Paris 1992, 358.

Fig. 15 Le site de l'abbaye vu du sud-est, vers 1950. Le verger sud est encore bien présent.

Zusammenfassung

Altenryf illustriert durch seine Lage ausserhalb jeder Siedlung und in einem Tal mit Wasserlauf exemplarisch die zwei Eigenheiten der frühen Zisterziensergründungen. Mit der Errichtung der rechteckigen Anlage von Kirche und Konventgebäuden erhielt das Kloster im späten 12. Jh. das bis heute charakteristische Bild. Der Bau eines in der Zwischenzeit üblich gewordenen und von einem grossen privaten Garten umgebenen Abthauses im 17. Jh. war die erste Abweichung vom ursprünglichen Konzept. Im 18. Jh. verwandelte sich Altenryf mit der Erneuerung der Konventgebäude und der Anlage grosser Obst- und Gemüsegärten, welche den ganzen Klosterbezirk beanspruchen, in ein eindrückliches barockes Gesamtkunstwerk. Mit dem Bau des Elektrizitätswerks Thusy-Hauterive (ab 1898) und der oberhalb des Klosters liegenden Staumauer von Rossens (1948) erhielt der Ort einen industriellen Charakter und wurde der Fluss gezähmt. Seit der Aufhebung 1848 hat die unmittelbare Umgebung der Abtei eine Reihe unglücklicher Eingriffe über sich ergehen lassen müssen, die bis heute die Harmonie stören. Altenryf ist als Ensemble nach seiner Bedeutung neu zu überdenken und zu betreuen. Nach dem Verständnis Bernhards von Clairvaux entsteht aesthetische Vollkommenheit aus der Übereinstimmung eines Ortes mit seiner Nutzung und rechtfertigt die Nützlichkeit die Schönheit des Gartens. Dieser Gedanke könnte im Umgang mit diesem einzigartigen Ort als Leitbild dienen.